



Illustration par Freak City

# Paris 2079

14 juillet 2079. La France n'est plus une démocratie mais une idiocratie écologique. Paris ressemble à un musée d'histoire non-naturelle. Jeune, au début du siècle, j'imaginai le futur excitant, rapide, exaltant. Raté. Il est juste chiant et propre, avec des plantes vertes dans tous les coins, comme l'appart de Marie Kondo. Et puis, j'ai reçu, il y a quelques jours, le faire-part de décès du rédacteur en chef du magazine que vous tenez entre les mains, Thomas Ducrès, alias Bester Langs. Ça m'a fait un petit pincement au cœur. Quelle idée de se faire enterrer un jour de fête nationale...



Depuis la terrasse de mon appartement, je distingue au loin, sur la mer bleue et brillante comme de la pierre d'opale, une myriade de frégates grises et ternes en train de manoeuvrer. Des militaires à la con. Plus personne à par eux ne sait trop pourquoi on célèbre cette date. Il fait une chaleur accablante. En bas, sur l'avenue, entre les palmiers, il y a des gens qui marchent. Un bouchon de voitures silencieuses vient de se former. Ça brille. C'est Le Havre. Autrefois, l'air était frais ici, même l'été. Mais le réchauffement climatique fait qu'aujourd'hui, c'est la Californie ici. Ma ville de naissance n'est plus que le front de mer du Grand Paris, comme Ostie et Rome. À peine trente minutes d'hyperloop me séparent du vieux centre de la capitale – qu'on appelle aujourd'hui « le village ».

Ça sonne à l'interphone. C'est Ezra, mon fils. Il vient me chercher pour m'emmener à l'enterrement du vieux patron de presse, décédé à 99 ans. Je décroche le combiné. Il me dit de descendre directement parce qu'il ne peut pas se garer. Quel petit con.

J'ôte mon masque à gaz intégral, je pénètre dans son auto et je remarque une silhouette féminine assise sur la banquette arrière. Sûrement sa nouvelle conquête. Avec cette chaleur et ce machin pour respirer, je transpire, je vois flou, j'halète, je tousse, j'agonise.

– Bientôt c'est au mien d'enterrement que tu iras.

– Arrête tes bêtises, papa!

Je me reprends pour saluer la jeune femme à l'arrière.

– C'est Tatiana, dont je t'ai parlé l'autre jour au téléphone, tu sais!

– Ah, oui, bonjour Tatiana.

J'accompagne mon salut d'un geste de la main amical via le rétroviseur. Elle me répond à peine.

– Pas très causante, ta nouvelle pute russe.

– Monsieur, je parle français...

– Ah, enchanté alors! Raffaël, le père d'Ezra, qui m'a dit le plus grand bien à votre sujet.

– Moi, il m'avait prévenu...

– Qu'il avait un père formidable?

– Bon, ça suffit vous deux.

Ezra démarre en trombe pour me faire taire. Son auto ne fait aucun bruit. Elle lévite sur le sol par magnétisme. C'est absurde. Il n'y a plus aucun plaisir à conduire de nos jours; plus aucun risque de mourir. Je me déloque et jette ma veste à l'arrière sans faire trop attention à la petite Natacha.

Je l'entends râler vaguement.

– T'es tendue comme une crampe Natacha, lui dis-je avec un fort accent belge.

Ezra tente de ne pas rire trop fort. Elle? Rien. Elle n'a pas la réf. Trop jeune.

– Papa, c'est Tatiana, pas Natacha.

– Mon fils, le principal n'est-il pas de se comprendre?

Pour avoir la paix, je règle mes implants sur Elvis. En une seule pensée. Surrender. Tout autour n'est plus que silence. Et je m'endors.

Au dernier péage avant d'arriver au village, Ezra me réveille en me tapotant sur l'épaule. Elvis s'arrête de chanter et j'entends ce petit branleur me réclamer mon pass handicapé. Je ne l'ai pas.

– Tu sais très bien que les voitures sont interdites dans Paris centre. Ça fait plus de trente ans que c'est comme ça. À cause de toi, je vais encore prendre un e-pv monstrueux si l'on va jusqu'au Père-Lachaise. Tu fais chier.

– Je prends en charge l'amende. Ça sera ça en moins sur ton héritage!

Sur cette ultime réplique, j'adresse un clin d'œil à Zvetlana, qui boude encore. On esquivait la place de l'Étoile et les Champs-Élysées. Parade de majorettes nationalistes oblige. Quant au village, que j'observe par la fenêtre, c'est terrifiant. Il y a des arbres et du verre partout. Ça ressemble à Center Park. Plus un seul clochard. Des caméras à chaque coin de rue et des drones qui se croisent dans le ciel. Quelques camions de livraison circulent quand même. Mais comme les voitures, sans bruit, en lévitation. Des cyclistes à l'air niais s'agglutinent à la queue leu leu à chaque carrefour. C'est fou ce que les gens sont devenus disciplinés. Plus un seul papier par terre. Plus un bruit ou presque. Le bord de la ville me manque. Au moins, la mer, les vagues, l'horizon, ça ne changera jamais. Soudain, j'entends un cri au loin. Je baisse la fenêtre pour humer l'air du drame. Avec son gros masque sur le nez, un cycliste n'a pas vu un camion automatique arriver. Le pauvre gars est en train de geindre par terre. Il y a du sang. Je jubile. Je lui adresse un « pédale » sonore qui fait frémir mon fils et sa gonze.

– Enfin un peu d'action!

– Vous êtes vraiment une ordure, Monsieur!

– Irina, je ne vous permets pas! Retournez donc en Russie pour voir. C'est pas là où on martyrise toujours les pédés? Quel beau pays de liberté!

Puis on arrive devant l'entrée du cimetière. Je distingue une foule compacte autour d'un cercueil. Ça doit être là. J'enfile mon masque. Je sors de la voiture. Elena m'accompagne pendant qu'Ezra va se garer. Je ne reconnais personne. Je crève de chaud. Le masque m'empêche aussi de bien entendre. Mes pensées s'emmêlent et Elvis se remet à chanter dans ma tête. À pleine puissance. Je n'arrive pas à l'arrêter. Le curé baragouine les conneries habituelles et moi, je n'entends plus que la version live de « She's Not You ». Avant qu'Ezra ne revienne, et malgré Elvis, je tente une plaisanterie pour me réconcilier avec la Russe. Je lui désigne, d'un coup de tête, quelques tombes voisines. Celle de Didier Decoin est couverte de mousse et de saloperies, comme celle de Frédéric Beigbeder, juste à côté. Je lui dis:

– Irina, vous savez, à mon époque, ce mec-là, c'était le top de la branchitude. Ses films, son *Roman français*, ça cartonnait...

Elle regarde la tombe et se retourne vers moi.

– Qui ça, Didier Decoin?

Je laisse éclater un rire très vocal. Et ça s'entend. Sans raison, le son de mon implant augmente encore. Foutu bordel. Je fais comme si rien ne s'était passé. Et je chuchote à Ezra qui vient d'arriver:

– Elle est con à faire chialer une brique creuse, ta poule!

J'espère au moins qu'elle est souple!

Mais sans m'en rendre compte, à cause d'Elvis et de l'implant fou, je hurle et toute l'assemblée m'entend. L'atmosphère se crispe. Les feuilles des arbres s'immobilisent. Les oiseaux se taisent. Même le temps cesse de passer. Et Elvis s'arrête. Mystérieusement. Silence de plomb. Cercueils de bois. Tombes de granit. Le calme s'abat sur l'endroit. L'instant serait agréable si tous les regards n'étaient pas braqués vers moi. Ivana part en fureur vers la sortie du cimetière. Ezra songe à la retenir, mais comme il me soutient par le bras et que je suis vieux, il reste là, avec moi, la rage au ventre.

Un garçon un peu précieux s'approche de moi. Il me chuchote qu'il admire mes articles et mes films. Je le remercie. Enfin quelqu'un d'esprit! Si seulement mon fils avait

le bon goût d'être pédé... Voilà ce que je me dis. Ça nous éviterait les greluches habituelles. Pour me remercier de ma contribution au monde, le garçon me propose une gélule bleue qui scintille. Il m'explique rapidement que c'est de la frappe. Du 6 ZTT. Jamais entendu parler. Selon lui, ça fait un peu le même effet que la D autrefois, mais pour quelques minutes seulement, et sans descente. Le progrès, en somme. Un clin d'œil au garçon et je fourre ça dans ma poche.



Lorsque j'ouvre la porte de l'appartement et que je retire mon masque, une odeur de bœuf bourguignon en train de cuire m'indique que ma femme m'aime toujours. Juliette arrive, m'embrasse et me demande si ça a été.

– Oh! Formidable mon amour. À part que Bester est bien mort.

– Ça tu t'en doutais un peu, n'est-ce pas?

Je me dis que j'ai de la chance. En vieillissant, ce que je crains, ce n'est pas vraiment la solitude mais plutôt l'absence. Son absence. On s'installe à table et Germain, notre manager d'espace à vivre (c'est le nouveau nom qu'on donne au personnel de maison) nous sert.

– Ezra ne monte pas?

– Il se gare, je crois.

– Depuis vingt minutes?

– Triomphe du néo-écologie, mon cœur! La viande coûte une blinde, les voitures ne ronronnent plus, l'océan est vide de poissons, le ciel rouge de pollution, l'air est plus chargé qu'un coureur cycliste pour un Liège-Bastogne-Liège et les oranges poussent désormais en Normandie. Mais la priorité de ces gens-là, c'est de bannir les places de stationnement pour tous nous foutre dans un hyperloop. Entourloupe, ouais!

– Mon chéri, tu m'excites follement quand tu deviens réac! Ça te va si bien.

Ezra sonne enfin à la porte. Et je continue à ronchonner. Germain lui ouvre. Ezra rentre en vociférant.

– Quel enculé de fils de sa grand-mère la pute, ce Arthur Hidalgo! Bon à rien de maire de merde! Si un jour je le croise, je me gare dessus.

Je souris plus que de raison. Et je serre le poing que je brandis très haut.

– That's my boy!

À la première bouchée, je me dis que la tradition, ça a du bon. Et je parviens à cette conclusion un peu sirupeuse, certes, mais cohérente: si la recette du bœuf bourguignon reste inchangée depuis des siècles, et qu'à l'opposé le monde ne cesse de progresser, c'est-à-dire de changer, d'évoluer, de se transformer, c'est bien la preuve que 1. Ce plat est arrivé à un niveau de perfectionnement que l'humanité en tant que société n'a pas encore atteint; et que 2. Je suis devenu vieux. Tout bien réfléchi, ce constat me désole autant qu'il me réjouit.

Puis nous allons nous coucher. J'en profite pour proposer à Juliette la moitié de mon cachet. Elle accepte. On le pète en deux. Dans l'instant, une vague de chaleur nous prend tous les deux. Je bande comme au premier jour. Elle mouille plus qu'un ciel de Bretagne. Boom, nous baisons. Dehors, le feu d'artifice cogne. Boom, boom, boom. Nous faisons corps avec les explosions. Et nous rajeunissons, le temps d'un instant. Seule la drogue préserve les vieux des regrets et de la réaction.

